

**Rodez le 5 juin 2014**

## **Journée de Coordination Régionale**

CH Ste Marie

**Thème : « Les violences conjugales »**

**Intervention AVAC**

17 rue Peyras

31000 Toulouse

[avac.toulouse@free.fr](mailto:avac.toulouse@free.fr)

**Pour l'AVAC**

**Maryse Pervanchon**

**Psychologue-Psychothérapeute**

**Sociologue**

### **I - Situation de l'AVAC dans l'organisation des prises en charge**

L'AVAC, « Association Vivre Autrement ses Conflits », propose depuis 18 ans des consultations cliniques par des psychothérapeutes auprès de **femmes victimes de violences conjugales et familiales**, et très rapidement nous avons compris qu'il fallait aussi recevoir, malgré les résistances locales à l'époque, les **hommes qui commettent des violences conjugales**, et qui ne sont pas des monstres, notre thème pour aujourd'hui !

L'AVAC propose une diversité de prises en charge à visée psychothérapeutique :

- entretiens individuels
- entretiens en couple : 16% de nos prises en charge
- entretiens en famille : 3%
- groupes de paroles :

\* pour victimes de viol, d'inceste et de pédophilie (à l'origine ce groupe composé de femmes est devenu mixte) : on en reçoit une quarantaine par an :

\* pour hommes auteurs de violence conjugales : non mixte. On en reçoit de 100 à 120 par an ... **Et pour ces groupes, nous sommes toujours en co-animation homme/femme et psychologue/sociologue** parce que la violence est autant un fait individuel à conséquences individuelles, qu'un fait social à conséquences sociétales.

Nous adhérons sur la France à une Fédération d'associations, la FNACAV, qui comme nous travaillent en groupes de parole avec des hommes auteurs de violences conjugales : 25 associations ce qui est peu.

### **Quelques mots sur l'ensemble de notre population :**

Nous travaillons en faveur d'une population plutôt dans la précarité pour 47% des utilisateurs et des utilisatrices qui sont sans revenu ou vivent de revenus de substitution.

Donc : prises en charge gratuites pour quelque 120 personnes.

Les groupes de parole sont gratuits !

Nous avons reçu 428 personnes en 2013 !

Soit : 42% d'hommes, 58% de femmes

Et 95% des intervenants AVAC sont des bénévoles et ... plutôt des retraités !

Plus de la moitié de notre population se situe entre 25ans et 45ans.

Sur l'ensemble de notre public : la moitié a un niveau Bac et +.

Par rapport aux années précédentes, la part du niveau d'étude le plus élevé est en augmentation : la précarité touche de plus en plus, même celles et ceux qui ont fait des études.

Des hommes moins qualifiés :

**Les hommes sont 29% à avoir un niveau qui ne dépasse pas l'élémentaire, alors que l'ensemble est à 13%.**

**Et surtout 25% des hommes seulement ont un niveau bac +, et 54 % des femmes.**

**Donc : les hommes et les femmes que nous recevons ne sont pas du même milieu social.**

## **II - Groupes de parole pour hommes auteurs de violences conjugales et intrafamiliales**

Nous recevons des hommes qui sont :

- en parcours spontanés
- en injonction de soin, ou en obligation de soin

Travailler en groupe, implique pour nous, de s'inscrire physiquement dans un groupe de parole, implique non seulement « d'y être » mais surtout « d'en être », d'y parler de soi et d'écouter les autres. Cela suppose qu'en amont ce qu'on doit bien appeler un tri s'impose, sous forme **d'un entretien préalable avant d'intégrer le groupe** : on s'assure :

- **qu'il n'y a pas de déni total,**
- **qu'un travail d'auto analyse critique est déjà en cours, que la motivation au changement est claire !**
- **qu'une présence régulière d'au moins 4 séances est indispensable, si on veut comprendre et ressentir ce qu'est un travail de groupe,**
- **qu'une organisation psychologique individuelle pathologique n'entravera pas la marche en groupe.**

Les groupes fonctionnent selon deux grands types de temporalités : groupes ouverts : temps à volonté / groupes fermés : temps contraint.

### **1 - Groupe « ouvert AVAC » = pas de contrainte dans le temps**

Ce groupe de parole « ouvert AVAC », fonctionne depuis 2002, avec des hommes qui viennent ici surtout de leur propre initiative.

#### **Quelques motivations entendues pour se présenter de soi-même :**

Trop de honte et de culpabilités personnelles  
Recherche de soutien moral  
Recherche d'aide à la prise de décision  
Calmer l'impulsivité  
Enlever la sensation de ne plus exister en tant qu'individu  
Ne plus être unijambiste dans un monde où il faut faire des claquettes  
Ne plus avoir ce sentiment d'impuissance totale  
En finir avec les crises de larmes à répétition  
Comprendre pourquoi ce à quoi je ne voulais pas ressembler a fini par arriver  
Ne plus se sentir inférieur  
Sortir de l'idée du suicide  
Comprendre pourquoi la violence éclate sur les femmes qu'on aime  
Supprimer les peurs  
Apprendre à dire 'non'  
Pour ne pas reproduire la violence ...

Le groupe « ouvert AVAC », fonctionne tous les 15 jours à raison d'une heure 1/2 par séance, en soirée, 20h/21h30 et souvent 22h.

Ce groupe est comme son nom l'indique est à géométrie variable : à chaque séance, un ou plusieurs participants nouveaux peuvent être présents et acceptés ! Plusieurs sont restés entre 2 et 3 ans !  
Là autant dire qu'il s'agit de psychothérapie !

On évalue que la moyenne des présences s'établit autour d'une dizaine de séances, soit 4 ou 5 mois.

## **2 - Groupes fermés en temps contraint :**

### **A - « Ateliers de sensibilisation » dans le cadre de notre contrat avec les MJD** (ASPJ : Association de Soutien et de Prévention Judiciaire)

Dans cette modalité nous sommes en contrat avec l'ASPJ et les 3 MJD de Toulouse où nous proposons des **ateliers de sensibilisation** depuis janvier 2010. Ici nous nous retrouvons en face d'hommes, en présentiel, en **Médiation pénale**, ils font l'objet d'une mesure alternative aux poursuites. Dans ces groupes, certains vraiment rares, minimisent l'importance et les dommages que la violence occasionne. Du genre : « une baffe n'a jamais fait de mal à personne ! » Et bien si, cher monsieur !

Parole en groupe, plutôt que groupe de parole !

Ces ateliers ont lieu 1 fois par mois pendant 3 heures, dans les locaux de la MJD du Mirail avec des hommes qui sont suivis par l'une ou l'autre des 3 MJD de Toulouse. Là il y a une feuille de présence. Chaque participant doit suivre 2 ateliers, donc à 1 mois d'écart, soit 6 h au total.

Il s'agit ici d'objectif psychothérapeutique a minima, on souhaite :

- impliquer, faire réfléchir,
- faire exprimer des interrogations et des souffrances individuelles, conjugales et sociales, en évitant les jugements de valeur,
- arriver à la notion de responsabilisation, faire comprendre que dans la vie la volonté ne résout pas tout !
- tenter de les faire s'orienter vers des modalités d'approfondissement de leur prise en charge.

On ne sait rien d'eux, nous ne leur demandons pas de raconter une énième fois l'acte violent, mais de réfléchir ensemble sur un 'pourquoi?', et un 'comment?' ne pas recommencer. Ce sont les médiateurs et les médiatrices qui les orientent vers nous. Ils savent que leur présence pendant 6 h est

pour le Procureur un élément de leur motivation au changement, et donc au « dossier classé sans suite ».

**B - « Ateliers de responsabilisation » dans le cadre de notre contrat avec le SPIP.** (Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation)

Dans cette modalité nous voyons des hommes en post-sentenciel, auxquels nous proposons depuis 6 ans, **des ateliers de responsabilisation pour les auteurs de violences conjugales**, à visée psychothérapeutique.

Ils y a 5 ateliers obligatoires dans notre 'petit' local AVAC au centre de Toulouse : chacun signe la feuille de présence ! Toute absence est transmise le lendemain à leur référent-e et au procureur !

Chaque atelier dure 2 h, 1 fois par semaine pendant 5 semaines de 20h à 22h. Nous assurons avec le SPIP 2 ou 3 stages de 10 h au total par an.

(Nous sommes intervenus en quartier de courte peine, QCP, à Seysses, depuis son ouverture en juin 2009 jusqu'à décembre 2011. **Les restrictions budgétaires ont eu raison de notre présence depuis fin 2011**)

Il y a aussi un entretien obligatoire à l'AVAC en face à face dans les 8 jours précédents et il y en a un second dans les 8 jours qui suivent le travail de groupe : ce qui nous permet d'établir une sorte de bilan de fonctionnement général, dont nous sommes responsables pour nos contractants, mais aussi pour une réflexion et une compréhension de la violence que nous tentons d'affiner au fil des séances.

**Je suis la figure de proue depuis toutes ces années ! C'est un rôle passionnant ! Je rajoute que j'écris beaucoup à chaque séance, ce qui est facilité par le travail en binôme : des phrases in vivo, pas d'interprétation et je retranscris mes notes rapidement. Ce qui ressemble à un livre de 230 pages aujourd'hui. Bien sûr nous expliquons le but de cette écriture anonyme.**

### **3 - Méthodologie psychopédagogique :**

#### **Comment travaillons -nous ?**

##### Inventaire de notre trousse à outils :

- de la symbolisation, de la mise en perspective de ses actes. Le passage au sens nous importe : ne pas en rester au simple rapport des mots et des choses ;

- introduire la dimension intersubjective du rapport à autrui.

- de la mise en parole et en récit. Se Positionner dans le temps.

- d'une liberté d'imagination et d'expression, associée à l'humour, à la dérision : susciter le rire nous semble très important.

- installer la confiance comme mode de rapport interrelationnel

Pour les ateliers de ce type, dont le temps contraint de 10h peut être qualifié de court nous proposons un 'thème – support', une phrase hameçon. N'oublions pas que ces hommes n'ont pas souvent vraiment parlé de leurs émotions et en tout cas jamais en groupe de pairs. Nous ne disposons d'aucun dossier préalable, nous ne savons rien de chacun avant qu'ils ne fassent le récit de leur trajectoire ou ne nous montrent leur « bracelet électronique ».

Par exemple :

« Vous avez l'impression de dépendre, de quelqu'un ? de quelque chose ?  
Vous vous êtes déjà dit : je suis amoureux ? Et alors ??

Qu'est-ce qui vous fait peur vraiment ?

C'est quoi un couple ? ... »

Ça démarre au ¼ de tour !

Il y a toujours un mot qui fait écho sur l'un ou l'autre !

## Qui sont-ils ? Quelques instantanés Polaroid

**Un homme : 22 ans.** Il a donné récemment des claques à sa compagne. Il n'a pas supporté son geste et s'est lancé sous une voiture. Il avait frappé aussi une ancienne compagne. Il s'est senti « *brisé* ». Il est philippin de naissance et a été adopté à 2 ans en France avec une autre petite fille philippine. Il s'est toujours senti et se sent « *non posé, sans équilibre* ». Cette mère les battait fréquemment lui et sa sœur. Et à 12 ans il lui a retourné aussi une gifle. Il a commencé une psychothérapie et vu plusieurs psychologues. « J'ai tapé » 3 femmes : ma mère adoptive et mes deux copines. Il est retourné aux Philippines pour ses 18 ans avec son père et lui seul à 21ans, mais il n'a retrouvé aucune trace de ses parents. C'est une obsession vitale pour lui de les retrouver. Il veut encore repartir aux Philippines « *pour me retrouver* ». « *Je ne sais pas qui je suis. Je n'en veux pas spécialement à ces personnes que j'ai frappées* ». Depuis 3 ou 4 ans il estime que ça va mieux avec les parents adoptifs. Il recherche ses racines. Il a vécu avec une tahitienne adoptée aussi. Il a éprouvé le racisme. Il a fait une tentative de suicide à 15 ans, une autre il y a 1 an et il vient donc de recommencer. Il se sent fragile et impulsif.

Qu'est-ce qui pourrait maintenant l'aider à s'enraciner ? Est-il trop tard pour instaurer une forme de puissance d'exister ?

**Un homme: 25 ans.** Il a été puni pour avoir prononcé des menaces de mort sur la tante (57 ans) de sa jeune compagne parce qu'elle avait fini par s'imposer dans son foyer et « *faire main basse sur leur petite fille de 3 ans* » et pour avoir dans la foulée frappé sa compagne qui a laissé toute l'autorité à cette femme. Il s'est éloigné du domicile pendant 4 mois pour calmer le jeu. Il est agent de sécurité, mais sans logement il a dormi plusieurs semaines sur la tombe de sa mère, morte quand il avait 19 ans, puis dans le coffre de sa voiture et enfin dans le cellier de son frère... Il estime qu'il n'a jamais eu de père, mais un grand-père, puisque celui-ci avait 53 ans quand il est né. Sa compagne est

née sous X. Elle recherche son père « *pour que la petite fille ait un grand-père* ». Enfin il est lui-même « père inconnu » d'une fillette de 5 ans, il avait 17 ans à sa naissance. Cette enfant est « *dans la nature et je n'ai pas envie de la voir, sauf si elle fait la démarche !* » Il est resté 6 mois en fauteuil roulant après un accident de voiture contre une moto. À quel concept reconstituer peut-on faire appel pour combler tous ces manques ?

**Un homme : 36 ans.** « *Ma mère me reprochait l'échec de sa vie ratée à elle. On se défoulait sur moi. Ma mère s'est fait injurier, mais pas battre. Elle a perdu à la naissance une première petite fille. Elle me traitait de con. Le mot 'con' m'a toujours tourmenté. Ma mère m'a toujours traité de 'con' dans ses colères. Je répondais méchamment, puis elle regrettait et elle tentait de se rapprocher de moi, mais moi je n'avais plus de sentiment : quelque chose s'était éteint. Ma mère a vécu dans un sentiment d'échec et elle n'aimait pas mon père* ».

« *Ah il sait pas mettre ses bras quand il marche* » : disait régulièrement sa mère de son père qu'elle regardait traverser le passage piéton à travers le pare-brise de la voiture dans laquelle lui et elle l'attendaient. Il dit aussi que sa mère lui « *achète encore ses fringues.* » « *Mon père était pour l'écrasement, le dénigrement total, l'humiliation, la non confiance, la non reconnaissance. Je n'ai eu comme solution que de l'enterrer vivant* ». Lui aussi est en conduite d'échec, comme maman : il a arrêté le lycée en fin de 1<sup>ère</sup>, alors qu'il était brillant. « *Je ne peux pas réussir* ». Et il raconte sur le même mode qu'il a raté sa pendaison cette semaine. Le fil électrique a cassé et il est tombé sur ses bulletins de salaire et sur sa 'biographie' qu'il écrit depuis un certain temps. Il se retrouve devant un vide et il a bousillé une partie de sa bibliothèque de colère. « *Moi aussi mes mots ont toujours dépassé mes pensées* ».

Nous entendons : douleur, souffrance affective, souffrance physique, incompréhension, infériorisation, relations familiales blessantes, dévalorisantes.

Tout ce qu'il faut pour entraîner : ressentiment, rancune, refoulé, désir de vengeance, envie de compensation et tentatives de supprimer ce poids d'enfance en se supprimant soi-même.

En tout cas on attend encore les effets de la résilience !

Sur tous ces points les hommes de nos groupes se ressemblent sans oublier bien sûr ce qui les rassemble devant nous : la violence exercée au moins une fois sur leurs compagnes.

En plus des points communs que nous avons décrits, on peut les rassembler **dans une analyse plus psychologique**, que je vais formuler en 4 questions :

**1 - La reconnaissance du niveau de souffrance, physique mais aussi psychique, qu'ils ont infligé directement à l'autre, celle qu'ils ont aimée** et souvent aiment encore – la compagne, – et plus indirectement aux enfants. **Ce qui est clairement relié par eux - et accepté - à la punition sociale imposée**, à la force de la loi, aux règles de la justice et de la vie en société.

**Leur propre niveau de souffrance** est vite repérable aussi, ainsi que leurs regrets, leur honte, leur culpabilité ou la prise de conscience du

« gâchis » et leurs moments de passage à l'acte suicidaire, raté, mais fréquent. Ces sentiments vont de pair, chez ceux que nous rassemblons, avec l'incompréhension de leurs actes, la force de leurs pulsions, et cette découverte d'un aspect de leur personnalité qui les effraie aussi, leur violence, qui émerge sans prévenir, alors qu'eux-mêmes souvent la qualifient de « première fois ».

**Ils se rassemblent ici sur l'interrogation identitaire : QUI SUIS-JE ? « Je ne me reconnais pas ».**

**2 – Le désir de pouvoir répondre au « POURQUOI » ? Donner du sens à un acte, à leurs actes, pour se comprendre, ne plus recommencer.**

Les éléments de réponse au « pourquoi ? » doivent pouvoir dépasser les descriptions de facteurs comme l'emprise de l'alcool ou d'autres dépendances, de la grande fatigue, de journées de travail épuisantes, les enfants pénibles, ou d'autres éléments déclenchant de l'ordre de « l'extérieur ». Cette analyse et cette prise de conscience relèvent bien sûr aussi du travail de groupe, mais d'autres éléments explicatifs plus « intérieurs » doivent être accessibles !

**3 – La capacité à se projeter dans un avenir sans cette violence, à imaginer une vie où la parole se déploie avant d'en arriver aux mains.**

**Ce sont alors des éléments de réponse à la question du « COMMENT ? » qu'il faut faire émerger.** Et on en arrive bien sûr à la notion de couple, qui commence par sa construction, puis son évolution. Quid de la communication entre eux ?

**4 – Comment je me débrouille avec mon RÔLE PATERNEL ?**

De plus en plus nous remarquons que leur relation à leurs enfants est un élément premier de leur remise en question et de leur reconnaissance individuelle et sociale.

**5 - On peut rajouter qu'ils ont en commun une description précise de la montée de la violence** quand il la raconte le dixième de seconde avant le big-bang, ce sont toujours les mêmes mots : « *ça monte, ça monte, ça monte et puis ça éclate, ça jaillit, je ne peux pas me retenir !* » Quand même, difficile de décrire de manière plus euphémisée une érection et une éjaculation masculine nous semble-t'il ! Ce chapitre de la relation entre violence et sexualité reste difficile d'accès bien que nous en connaissions la liaison ! L'aborder ... plus ouvertement en groupe n'est pas facile ! Qui freine ?

La présence féminine dont je suis censée faire preuve ?

La présence des pairs ?

Leur propre résistance à s'exposer sur ce thème ?

**Ce qui fonctionne dans de tels groupes :**

- **L'entraide à la conceptualisation** de l'un à l'autre des participants pour des personnalités qui n'ont pas mûri psychiquement. Il y en a toujours au moins un ou deux qui parlent plus facilement de leurs émotions, de leurs sentiments, de la mise en pensée de leurs angoisses.
- L'évolution vers une **identification masculine plus harmonieuse**. Merci à mes chers collègues hommes du binôme !
- L'écoute attentive de la parole de chacun renvoie un reflet, un flash, une brillance qui permet d'expérimenter le respect de l'autre, une certaine **forme d'empathie**. « *Ta vie est bien plus compliquée que la mienne* », ou « *je voudrais pas être à ta place* ».
- La capacité retrouvée d'une **mise en perspective de chaque histoire** singulière. Le premier récit de leur trajectoire est parfois sans chronologie facilement compréhensible.
- Une remise en route de **la confiance en soi et de l'estime de soi** en tant qu'homme et père.
- La **compréhension du rôle de leur peur**, voire de l'angoisse, qui est repérée comme un élément moteur des conflits et de la violence : peur de perdre l'autre, peur de la solitude, peur d'être trahi, peur de ne pas être compris, pas reconnu, pas aimé, peur de "la femme", peur aussi de parler.
- Le **groupe est une entité, un contenant qui englobe**, qui pose des limites et qui fait exister et c'est leur première expérience de ce ressenti.
- La **mise en confiance** fonctionne : on peut s'exprimer sans craindre les jugements de valeur.

**Comment évaluer les résultats de ce type de travail ???**

Lecture roborative de :

Serge Portelli et Marine Chanel, *La vie après la peine*, Grasset, 2014 : avec la désistance : analyse individuelle du parcours délinquant à travers le témoignage qu'il en porte.

Et de :

Barbara Cassin, *Derrière les grilles, Sortons du tout évaluation*, Éditions Mille et une nuit, 2014.

En attendant d'en sortir de ces grilles d'évaluation et de l'attente chiffrée de résultats qui sont dans les têtes de chacun de nos financeurs, comment les

convaincre

Quels chiffres donner ?

Comment expliquer que le nombre de récidive est loin d'être le seul élément d'évaluation ?

Jamais on ne nous demande ce qui pourrait correspondre à la « répétition ». Pourtant le contentieux routier de certains et le rôle de l'alcool vont parfois de pair avec la violence conjugale.

Les évaluations qualitatives sont trop subjectives... Il faut assurer une performativité en rendant commensurable ce qui ne l'est pas forcément. Notre époque veut une rentabilité des comportements et donc un objectivisme technique !

Nos contraintes, que vous connaissez aussi :

- nous sommes au cœur des sciences humaines ou 1+1 n'égal pas forcément 2 et ne donne pas toujours le même résultat !
- Nous avons des moments thérapeutiques répartis selon les temporalités les plus variables : de 6 h à 3 ans !
- Les participants des groupes, essentiellement différents en termes de comportements de violence et de motivation au changement selon que nous les retrouvons en milieu carcéral ou en suivi et milieu ouvert.
- Nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas, faire l'amalgame prévention / prédiction.

**Pourtant est-ce qu'il vaut mieux 5 ou 6 détenus en moyenne dans 10m<sup>2</sup> ou bien des groupes de parole dont nous avons quelques difficultés à évaluer les progrès disons de « réhumanisation » de nos participants ?** L'enfermement n'est pas capable de répondre à n'importe quel type de délinquance, nous en sommes convaincus à l'AVAC, en particulier pour ces violences conjugales.

Les services du ministère estiment que 63% des gens qui sortent de prison sans aménagement de peine, récidivent dans les 5 ans ; et 39% pour les libérations conditionnelles.

Il semblerait que nous soyons au cœur du deuxième axe de la 'réforme Taubira' : 'contrainte pénale' ou 'probation' et éviter les courts séjours en prison !

**Et puis quand même : quand notre outil principal est la parole, même en groupe, on ne doit pas oublier l'ambiguïté dont elle est porteuse.**

Est-ce qu'on peut opposer le logos, la parole, à la violence et à la barbarie ? C'est exactement la question que nous posent les participants les plus

inquiets ou les plus résistants en arrivant ! Enfin ils le disent autrement : « *je voudrais savoir comment c'est possible que parler peut faire changer mon impulsivité contre elle ?* (Elle : la femme bien sûr !)

Déjà Esope, 600 ans av. J.C., disait que la parole entretient un rapport ambigu à la violence. Elle sert autant à communiquer pour être reconnu et convaincre, qu'à dérouter ou disqualifier ! Le registre de l'insulte qu'ils connaissent bien, illustre cet effet perlocutoire. « Le discours est un tyran très puissant » disait Gorgias 400 av. J.C. Pour certains hommes de nos groupes, Esope et Gorgias sont toujours actuels : ils sont plutôt nombreux à assurer que la parole féminine est une façon reconnue et forte de contraindre, de séduire, d'abaisser, d'inférioriser, d'exercer une violence sur fond de désir de pouvoir et de reconnaissance. Cette parole féminine est bien plus forte et efficace que les coups qu'ils donnent : parce qu'ils ne savent pas parler aussi fort que les femmes. La parole c'est une stratégie : les mots ont du tranchant, leur répétition '*ad nauseam*' produit de la souffrance et il semblerait que leur compagnes – mais leurs mères aussi – savent naturellement maîtriser les **mots**.

Exemples : « *'tu parles pour ne rien dire' disait mon père à ma mère. Mais nous les hommes, si on parle, c'est qu'on veut dire quelque chose, mais pas les femmes !* »

« *Les hommes ont la force dans les bras et les femmes dans la langue* »

« *Dans la communication de couple, on ne parle pas la même langue* »

« *Les femmes ont une arme : la parole* »

« *Quand une femme crie, on dirait une ambulance* »

« *La femme a les mots pour blesser* »

« *Elles savent ce qu'il faut dire pour nous pousser à bout* »

« *La femme écrase avec les mots* »

« *L'homme est un handicapé des mots* ».

Heureusement dans nos groupes les hommes arrivent à parler et nous sommes convaincus, à l'AVAC, que l'action narrative est un processus créateur, confirmateur de la construction d'une identité, d'une mémoire de soi. Ces hommes qui affirment souvent « *ne pas parler facilement* » finissent par découvrir « *le soulagement* » qu'apporte la parole avec les autres. Ils prennent conscience que s'ils avaient pu exprimer à leurs compagnes ce qu'ils arrivent à dire d'eux et de leur situation devant les membres du groupe, ils ne seraient probablement pas là.

Nous avons recueilli directement des témoignages d'hommes de nos groupes avec leur accord, pour que leurs propres mots racontent ce qui se passe dans les têtes et comment ça se passe dans les groupes de parole.

## **Redonnons leur la parole :**

### **Témoignage 1 : Ateliers SPIP/AVAC**

« J'avais 21 ans, elle 31 et deux enfants en bas âge, et je me suis senti enfermé, avec tout de suite un enfant, un garçon dont j'étais le père.

C'est la bêtise humaine, j'avais des crises de colère, j'avais besoin d'exploser de vivre à 400 à l'heure, et avec le métier que j'ai, il y en a des tronçonneuses qui ont volé dans les arbres. Ce que je pensais alors, c'est que ma compagne devait et pouvait me comprendre et donc la violence tombe sur elle si elle n'a pas cette compréhension. Bien sûr c'est absurde. J'ai mis du temps à admettre que ce n'était pas ça la responsabilité.

J'ai recommencé avec une autre compagne et j'ai aussi une petite fille de 5 ans. Aujourd'hui je m'en veux beaucoup de cette violence. Ça me ronge encore avec des nausées et des maux de tête. Ça monte d'un coup et je ne sais pas l'arrêter. Les nerfs me bouffent encore. J'entends les autres dans le groupe raconter la même chose. Je me dis que j'ai frappé la moitié de ma gosse, c'est inadmissible. J'ai encore cette crainte là de recommencer même si aujourd'hui je suis à l'opposé. Je suis inquiet aussi parce que ma petite est méchante avec sa mère et la nounou, alors qu'avec moi ça se passe bien, pourquoi ?

Je me suis calmé, j'ai retrouvé du boulot, je participe à ces groupes de parole et je comprends autrement certains aspects de moi à travers les histoires des autres. Je suis aussi dans une association de quartier où je raconte aux jeunes ma violence et la prison. C'est ma façon de prévenir, de dire qu'il ne faut surtout pas en arriver là. »

### **Témoignage 2 : Ateliers SPIP/AVAC**

« J'ai un fils de 6 ans qui en avait 5 au moment des faits. Je viens de divorcer à l'amiable, avec garde alternée de notre enfant. On était tellement abrutis par notre quotidien, le boulot, la fatigue, la routine, je me sentais tellement lésé de tout faire à la maison parce qu'elle rentrait tard, on avait trop le nez dans le guidon, il n'y avait plus de confiance, ni de reconnaissance, depuis au moins deux ans et des périodes de chômage pour l'un et l'autre, et je n'ai pas réussi à me contenir. Notre fils a vu les coups et il a mal réagi, mais je devrais dire plutôt que c'est lui qui nous a sauvés, sa réaction a provoqué une solution. C'est sa maîtresse qui a analysé et compris le dessin qu'il a fait à l'école et qui a contacté l'inspection académique, puis la protection sociale pour l'enfant. C'est quand le dossier est arrivé jusqu'au procureur que j'ai eu très peur de moi, de mes actes. Là, j'ai pensé au suicide. J'ai compris pour mon fils que la meilleure solution c'était plutôt la séparation et un changement de vie. C'est ce que je conseille aux autres dans les groupes.

Quand je les entends dire que l'amour n'est plus là, qu'on se sent malheureux, je dis qu'il faut changer sa vie, changer de vie, pour se restabiliser et retrouver du respect. Avoir juste l'espoir que l'autre change, ce que d'autres hommes racontent aussi, n'est vraiment pas un remède à la force de l'habitude en couple et à la perte de l'amour. »

### **Témoignage 3 : Ateliers SPIP/AVAC**

« Moi j'ai 50 ans et je suis marié depuis 10 ans avec une femme bien plus jeune et j'ai un fils de 2 ans. J'ai pensé dès le début qu'elle était malade, mais je l'aime et je veux l'aider, même si elle veut pas se soigner. Avec l'enfant maintenant je réfléchis pour savoir si je veux divorcer ou aller vivre au Groenland. La musique m'aide, je suis calme, mais j'ai voulu me tuer parce qu'elle m'a rendu fou. Elle m'insulte, elle m'a flanqué par terre devant le petit, elle me surveille jusqu'au travail, elle ne voulait pas que je vienne dans les groupes de parole, et moi je n'ai jamais été violent, je suis comme du bon pain de campagne, et c'est moi qui trinque, et mon fils aussi, il est allé vraiment mal. M'exprimer ici m'a aidé à avoir plus de lucidité, à comprendre que je devais aussi me protéger, à décider que j'étais prêt à tout et donc à décider que je pouvais partir vraiment. Je lui ai demandé d'écouter la chanson que j'ai faite pour elle en espagnol : je veux arrêter le temps avec toi, fermer la blessure, te convaincre que je t'aime, mais si la vie ne reprend pas comme dans cette chanson, je me casse. J'ai dû la convaincre, elle a changé, et du coup le petit est aussi plus calme et plus obéissant. »

...

**En résumé, et pour éviter de conclure cette aventure interprétative ...**

### **Qu'avons-nous appris par l'intervention de l'AVAC sur les différents ateliers ?**

Ce que la violence conjugale a de particulier, c'est qu'elle s'exerce sur la personne avec qui l'auteur est le plus en contact au quotidien et avec laquelle il a, ou a eu, un projet de vie : c'est-à-dire des enfants ! Même si ce n'est pas exclu pour certains, il est difficile de penser que pour une majorité il y ait un projet de domination sur la conjointe qui s'exerce par la violence. « Celle-là je l'épouse parce que j'ai envie de la posséder par la force » ... DONC il convient de prendre de la distance avec ce modèle simpliste qui établit un lien plus ou moins direct entre la domination masculine à l'échelle de la société politique et la violence exercée par certains hommes sur leurs compagnes.

De façon analogue nous estimons que ce qui a été souvent mis en avant en termes de « besoin ou désir de reproduction » ou de « modèle parental

mimétique » comme modalité de théorisation explicative ne peut pas être érigé en modèle de fonctionnement exclusif.

A l'origine, les histoires individuelles en témoignent très fréquemment, on note des défaillances dans l'apprentissage des relations intra familiales. Le mode de relation à deux, en particulier, est à reconsidérer, à remettre à plat pour ces hommes. Le problème c'est que bien souvent, semble-t-il, il en est de même pour la partenaire. Ce n'est un hasard, ni sociologique ni psychologique, si ceux qui ont raté quelque chose dans l'apprentissage de la vie en couple rencontrent celles qui ont raté quelque chose dans ce même apprentissage. La sociologie a des enquêtes précises sur l'homogamie : le choix du conjoint obéit à des déterminants sociaux : les lieux de rencontre sont spécifiques à chaque milieu (bals, associations, quartiers, lieux d'études) même si la mondialisation et 'l'interculturalisme' sont en train de modifier ces structure sociales.

Mais pour notre société l'un a commis des délits reconnus et punis par la justice et l'autre est davantage reconnue comme une victime passive que comme un individu acteur. Pourtant, nous l'avons entendu de multiples fois, la compagne, la femme est capable de violences sur un mode plus psychologique, mais pas que ... nous l'entendons souvent !

**Pour la majorité des locuteurs leur reconnaissance a été déniée souvent tôt dans l'enfance par un ou par des parents indifférents ou violents ; puis elle n'a pas réussi à se construire au cours de leur scolarité plus ou moins abandonnée ; puis enfin, elle est bafouée encore au moment où nous les voyons, en couple, là où celle, la seule qui pourrait et devrait les reconnaître, (vous avez noté le témoignage de tout à l'heure,) n'a ni la capacité, ni l'envie de le faire probablement pour des raisons de trajectoires douloureuses analogues.**

En tout cas ce que nous remarquons, c'est que **« le déni de reconnaissance apparaît donc toujours comme destructeur et mutilant »**.<sup>1</sup>

Malgré les discours courants, il n'y a pas de hasard non plus dans le recrutement social des hommes sanctionnés pour avoir commis ces délits. On peut toujours dire que « les hommes violents » se recrutent dans toutes les couches sociales, il n'en reste pas moins que dans les ateliers que nous animons, les représentants des couches sociales les plus modestes et d'origine immigrée sont nettement surreprésentés – c'est la question du tamis police-justice. Les récits de disqualification sociale ne sont pas rares :

---

<sup>1</sup> C'est Emmanuel Renault qui confirme dans le chapitre : *En quête de reconnaissance*, in *Identité(s), L'individu, le groupe, la société*, coordonné par Catherine Halpern Éditions Sciences Humaines, 2009. Pp. 123/129.

on ne peut pas faire comme si ces hommes n'étaient pas socialement disqualifiés.

Le bénéfice que beaucoup d'entre eux ressentent assez rapidement, s'exprime le plus fréquemment sur un mode qui apparaît comme seulement le début d'un travail qui serait à poursuivre pour la personne.

En effet, on est assez vite dans les groupes devant un raisonnement du type : «Bon, je sais ce qu'il ne faut pas faire, **je ne veux plus recommencer** ». C'est là que le travail peut commencer : **ce n'est pas une affaire de volonté de ne pas recommencer, c'est une affaire de volonté de comprendre ce qui s'est passé, de se comprendre. Ce qui est à résoudre ce n'est pas la question de la violence en général, ni celle de la violence sur cette personne en particulier. Ce qui est à résoudre c'est la difficulté que chacun a à établir des relations sans violence, à pouvoir imaginer sereinement l'autre comme un individu autonome et à ressentir le désir de s'apercevoir qu'il est possible de vivre une vie affective ou l'impulsivité peut être remplacée par une large panoplie de sentiments.**

Disons avec Olivier Todd, juste pour une mise en point d'orgue, que « *nous faisons l'effort de considérer la situation de l'autre dans son humanité* » et que le respect réciproque devrait bien faire l'objet d'une sérieuse mise à l'ordre du jour pédagogique et culturelle ! **La participation à un groupe, ça s'apprend. Voilà un programme sympathique pour l'école maternelle.**

**On peut s'aider aussi de :**

Badinter Elisabeth, *L'enfant de Parme*, Fayard, 2008.

Bowlby John, *Attachement et perte*, I. *L'attachement*, 1978. 2. *La séparation, angoisse et colère*, 1978. 3. *La perte, Tristesse et dépression*, 1984. PUF, Traduit de l'anglais par Didier Weil, 1984

Bouchet Thomas, *Noms d'oiseaux, L'insulte en politique de la Restauration à nos jours*, Stock, 2010.

Brucker Pascal, *Un bon fils*, Grasset, 2014.

Cahiers internationaux de sociologie, Volume LXXXIV 1988. *Violence, domination, ordre totalitaire.*

Cassin Barbara, *Derrière les grilles, Sortons du tout évaluation*, Mille et une nuit, 2014

Cardi Coline & Pruvost Geneviève, *Penser la violence des femmes*, La Découverte, 2012.

Cyrulnik Boris, *Mourir de dire, La honte*, Odile Jacob, 2010.  
B. Cyrulnik et P. Duval, *Psychanalyse et résilience*, Odile Jacob, 2006.

Deleuze Gilles, *Nietzsche et la philosophie*, Puf, 1962. Pour le chapitre IV : Du ressentiment à la mauvaise conscience pp. 126-168.

Descombes Vincent, *Les embarras de l'identité*, Gallimard, 2013.

Dodier Nicolas et Sandra Jacqueline (CNRS/EHESS) *La place conférée en pratique aux patients par la psychanalyse et par la psychopharmacologie : une enquête comparée dans deux services psychiatriques.* In : LA LETTRE DE LA MIRE, n°8, janvier 2006.

Duloust Anne, *Médecin en prison*, First, 2014

Eberstadt Fernanda, *Le chant des gitans*, Albin Michel. 2007.

Erikson Erik H., *Adolescence et crise, La quête de l'identité*, Traduit de l'américain par Joseph Nass et Claude-Louis Combet. (1968 pour l'édition originale), Flammarion, 1972.

Erman Michel, *La cruauté, Essai sur la passion du mal*, PUF, 2009.

Ferret Stéphane, *L'identité*, Textes choisis et présentés par, Flammarion, Paris, 1998.

Freud S., *Psychologie des masses et analyse du moi*, in Œuvres complètes, XVI, 1921-1923, PUF, 2003.

Habib Claude, *Le goût de la vie commune, Un éloge de la vie à deux*, Flammarion, 2014.

Halpern Catherine (coordonné par) *Identité(s), L'individu, le groupe, la société*, Éditions Sciences Humaines, 2009.

Héritier Françoise, *De la violence*, Odile Jacob, 1996 Vol. I et 1999 Vol. II.

Heinich Laure, *Porter leur voix, Un avocat sans effets de manches*, Fayard, 2014.

Horvilleur Delphine, *En tenue d'Ève, Féminin, pudeur, et judaïsme*, Grasset 2013.

Kafka Franz, *Lettre au père*, Folio, 2002.

Klemperer Victor, LTI, *La langue du IIIème Reich, Carnets d'un philologue*, Albin Michel, 1996.

Lévi-Strauss Claude, *Séminaire dirigé par, L'identité*, PUF 1977.

Martin Jean-Pierre, *Le livre des hontes*, Seuil, 2006

Miller Alice, *Abattre le mur du silence, Pour rejoindre l'enfant qui attend.* (1990). Traduit de l'allemand par Léa Marcou. Aubier, 1991.

Mongin Olivier, *Buster Keaton, L'étoile filante*, Hachette, 1995.

Naouri Aldo, *Prendre la vie à pleines mains : Entretiens avec Émilie Lanez, Odile Jacob*, 2013.

Ogien Ruwen, *La honte est-elle immorale ?* Bayard, 2002.

Onfray Michel, *Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne*. Grasset 2010.

Perelberg Rosine, *Violence et suicide*, Puf, 2004.

Portelli Serge et Chanel Marine, *La vie après la peine*, Grasset, 2014

Reemstma Jan Philipp, *Confiance et violence. Essai sur une configuration particulière de la modernité*, Gallimard, 2011.

Regina Christophe, *La violence des femmes, Histoire d'un tabou social*, Max Milo, 2011.

Revue ESPRIT, *Harcèlement, filiation, inceste : le désarroi des tribunaux*, Mai 2012.

Revue Sciences Humaines, Numéro spécial, *Violence, Les paradoxes d'un monde pacifié* N° 2475, Avril 2013.

Revue de thérapie familiale psychanalytique 23/ Automne 2009, *Nous nous sommes tant malmenés !*

Rosenbaum Francine, *Les humiliations de l'exil, Les pathologies de la honte chez les enfants migrants*, éditions Faber, 2009.

Seyvos Florence, *Le garçon incassable*, L'Olivier, 2013.

Singly (de) François, *Séparée. Vivre l'expérience de la rupture*, Armand Colin 2011.

Sofsky Wolfgang, *Traité de la violence*, {1996}, Gallimard, 1998. Traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. (Pour les 4 premiers chapitres.)

Tisseron Serge, *La résilience, Que sais-je*, 2007. N° 3785.

Tisseron Serge, *Fragments d'une psychanalyse empathique*, Albin Michel, 2013.

Todd Olivier, *J'ai vécu en ces temps*, Grasset 2011. Roman.

Et *L'année du crabe*, Éditions J'ai lu, 1977.

Vigarello Georges, *Histoire du viol (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)* Seuil, 1998.

Wieviorka Michel, *La violence*, Hachette, 2005.